



À VOTRE SANTÉ!

Chiapas: le défi de la santé en zone rurale

BERNARD
BOREL*

Je viens de passer à nouveau¹ quelques semaines au Chiapas en participant aux activités de l'ONG Madre Tierra Mexico² dans leur soutien à la santé globale des populations rurales de cet Etat mexicain. Comme le rappelle l'Organisation mondiale de la santé (OMS), la santé ne se résume pas à l'absence de maladie; les facteurs personnels, sociaux, économiques et environnementaux qui déterminent l'état de santé des individus ou des populations demandent à être pris en compte. Par conséquent, l'approche ne peut être que multifactorielle, d'autant si l'on tient compte de la réalité mise en évidence par le concept de «one health»³ – une manière d'aborder la santé qui permet de raisonner l'ensemble du système [soit l'interface entre humains, animaux et écosystèmes] et de trouver des solutions qui répondent à la fois à des enjeux sanitaires et environnementaux.

Tout un programme! En particulier dans un contexte marqué par la pauvreté, l'insécurité liée aux cartels de la drogue qui contrôlent une partie du territoire à la barbe des autorités (ou avec leurs complicités?) et par un manque évident de soutien étatique. Sans oublier que les monocultures de maïs, canne à sucre ou agrumes sont la règle et que l'utilisation de produits agrochimiques est devenue la norme.

Par où commencer? Madre Tierra Mexico (MTM), soutenue par la Fédération genevoise de coopération⁴, déploie un large programme de formation et d'accompagnement de promoteurs et promotrices de santé, de permaculture et de responsables de constructions basiques. Ces promoteurs et ces promotrices sont choisis-es par leurs communautés et ont pour tâche de développer, avec la participation des populations concernées, les activités pour lesquelles ils et elles ont été formés-es. Il s'agit de tenir compte également des besoins exprimés par les «bénéficiaires» qui, souvent, n'ont pas les ressources suffisantes pour s'acheter le minimum nécessaire, ce qui constitue évidemment un facteur défavorable à leur santé.

D'où l'idée de trouver des «activités génératrices de revenu» que beaucoup d'ONG ont, à l'instar de MTM, intégrées dans leurs programmes. En l'occurrence, mettant à profit les beautés de la nature qui entoure la plupart des communautés accompagnées par MTM, de petits centres d'écotourisme locaux ont été créés. Pour une modique somme, les populations des alentours peuvent venir s'y ressourcer et s'y restaurer de plats préparés par les familles à partir des produits qu'elles

cultivent, sans agrochimie ni boissons industrielles servies.

Ceci représente un changement d'habitudes en cours pour la population locale puisque, parallèlement, des toilettes sèches, des fours à pain, des cuisinières à bois fermées (en vue d'éviter l'exposition à la fumée passive et de diminuer la consommation de bois) sont en voie de construction, un filtre à eau sur le point d'être installé. Déjà, quelques arbres fruitiers et des légumes auront peut-être été plantés dans les patios, selon une technique éprouvée sur une parcelle de permaculture collective. Parfois même, telle famille aura pu améliorer – voire construire – sa maison en vue de mieux résister aux intempéries. Avec la question de l'eau, si nécessaire à la santé, qui ressurgit chaque fois en toile de fond. Doit-on creuser un puits ou tirer des conduites depuis une source? Faut-il construire un château d'eau ou récupérer l'eau de pluie des toits?

Concevoir un projet de santé globale n'est pas si difficile, mais sa réalisation est souvent plus lente que prévu, surtout si l'on vise à ce que la population se l'approprie ou, mieux encore, qu'elle en soit l'initiatrice. Car il n'est pas question ici de soutien individuel, mais bien le fait d'une communauté organisée, puisque les enjeux dépassent largement les besoins de chacun-e. Le temps demandé par une telle mise en œuvre, nous devons tous l'accepter; y compris les bailleurs qui, trop souvent, exigent des résultats mesurables au bout de deux ou trois ans. Il faut, hélas, aussi compter avec les faits: tel promoteur choisi ne supporte plus sa situation de pauvreté et décide de tenter sa chance en migrant, comme tant d'autres au Chiapas; l'insécurité si présente dissuade les gens de faire usage des nouveaux petits lieux de détente, ce qui freine la création de revenu; l'organisation communautaire présente des failles qui ralentissent les activités; tels professionnels-formateurs campent dans une attitude «académique», ou encore n'ont pas les compétences voulues – notamment en permaculture, domaine encore si peu répandu au Chiapas.

Autant d'aléas de la vie réelle, qui ne devraient étonner personne. Le soutien aux communautés et à leurs jeunes est d'autant plus crucial qu'il permet d'ouvrir des alternatives à la migration et à la délinquance. Cette perspective constitue un puissant moteur pour perpétuellement remettre l'ouvrage sur le métier. En sachant qu'un autre monde n'est possible qu'en le construisant – ici et ailleurs.

* Pédiatre FMH, conseiller communal à Aigle.

¹ Lire «A votre santé», *Le Courrier* du 1^{er} avril 2022.² www.madretierramexico.org/³ www.cdc.gov/onehealth/basics⁴ www.fgc.ch/

HOMMAGE

Quelle connerie la guerre

Anniversaire ► Il y a un peu plus d'un an que Michel Bühler nous a quittés. Les mots du chansonnier vaudois nous manquent. Nous republions à titre d'hommage un texte extrait de ses chroniques «A rebrousse-poil», qui ont nourri cette page pendant plus de six ans. A travers cette supplique contre la guerre, écrite au lendemain de l'invasion de l'Ukraine par la Russie, l'auteur exprime une désolation que l'actualité au Proche-Orient fait vibrer d'un nouvel écho.



MICHEL BÜHLER*

Depuis longtemps, nous avons vu les images. Films ou photos des tranchées de la guerre de 1914-1918: gueules casées, membres mutilés, corps éventrés gisant dans la boue. Puis villes rasées de celle de 1939-1945, survivants décharnés errant dans ce qui était des rues, entassement de cadavres dans les fosses des camps de la mort. Puis petite Vietnamiennne en flammes, hurlant, courant à demi nue sur fond de village incendié. Et décapitations, exécutions sommaires, partout civils massacrés, enfants et femmes fuyant, les pieds nus.

Nous avons entendu, nous avons lu. Les «Lettres de Stalingrad» par exemple, ces appels au secours, censurés, de soldats affamés pris au piège. Et les récits insoutenables des tortures commises dans tous les cachots du monde. Et les appels à l'aide des réfugiés abandonnés à leur sort.

Nous savons ce que, de tout temps, apporte toute guerre: l'horreur, l'horreur, l'horreur.

Et voici que, bruit de bottes et cliquetis des armes, une nouvelle guerre éclate là-bas du côté de l'est, nous laissant stupéfaits, désemparés.

Le recours à la violence débridée semble accompagner *Sapiens* tout au long de son histoire. La planète est une cour d'école survolée par des oiseaux noirs, où les disputes naissent, couvent, s'enveniment. Si elles se règlent parfois par le dialogue et s'éteignent d'elles-mêmes, elles peuvent finir par dégénérer. Suffit que l'un des adversaires – personnage, Etat, nation – juge qu'il est suffisamment fort pour terrasser aisément son vis-à-vis. Il engagera alors le combat, certain que le bénéfice qu'il va en tirer sera de loin supérieur à toutes ses pertes. Ça marche parfois. Mais la nouvelle guerre ne sera jamais fraîche et joyeuse. Et celui qui la provoque rejoint la lie de l'humanité.

Les raisons des conflits? La conquête de nouveaux territoires, la mainmise sur des ri-

chesses naturelles, la volonté d'imposer un système politique, la religion, l'ambition personnelle... Et les guerres reviennent, à chaque génération, comme un ressac. Comme si, victimes d'une malédiction, nous portions au fond de nous, dans nos gènes, cette propension à la barbarie.

Ouais... ça me paraît être une excuse un peu facile. Ça me rappelle ce vieil ivrogne dont nous nous moquions au village. Pour se justifier, il annonçait, les yeux mouillés: – C'est pas ma faute si je bois: je n'ai jamais eu de volant!

Ainsi, l'humain pourrait se défausser: – C'est pas ma faute s'il m'arrive de me conduire comme une ordure: c'est écrit dans mon ADN...

J'avoue que parfois je ne suis pas loin de crier: «Arrêtez la Terre, je veux descendre!», j'avoue qu'il m'arrive d'avoir envie de quitter la race humaine, de tout laisser pour me faire ours, moineau, vieux chêne...

Y aurait-il quelque chose que nous puissions faire pour éviter le retour régulier des conflits armés? Pour échapper à ce qui semble être la fatalité, pour briser le cercle vicieux? Je ne sais pas...

Une piste peut-être, mais si dérisoire. Comme pour se persuader malgré tout qu'un jour l'homme se libérera de ses démons: la guerre n'est possible que lorsque existe le déni de l'autre. C'est-à-dire lorsque l'adversaire est perçu comme un être complètement différent: lui, c'est le barbare, le sanguinaire, qui veut «égorger nos fils et nos compagnes». Moi, par contre, même si je le fais à la force des baïonnettes, j'apporte la paix et la civilisation.

(...) Mais que le pioupiou reconnaisse le gars d'en face comme son semblable, et la guerre sera en danger, tout comme les fauteurs de guerre! Rappelez-vous les scènes de fraternisation entre soldats allemands et français, dans les tranchées de 1914: elles ont été immédiatement et violemment réprimées par les deux hiérarchies!

Pratiquer l'empathie, cette capacité de s'identifier à autrui, voilà peut-être le premier pas à faire pour écarter la guerre: celui qu'on me présente comme un ennemi est un humain comme moi. Il a une famille qu'il aime, un village, et le projet surtout de vivre en paix... Empathiques de tous les pays, unissez-vous... Mais je rêve, tandis que le canon tonne. (...)

«Quelle connerie la guerre.» Que les mots de Prévost semblent faibles aujourd'hui.

* Chronique parue dans *Le Courrier* du 1^{er} mars 2022.